

**Zeitschrift:** Jahrbuch für Kunst und Kunstpflage in der Schweiz = Annuaire des Beaux-arts en Suisse  
**Herausgeber:** Paul Ganz  
**Band:** 4 (1925-1927)

**Artikel:** Lettres de Rome de Barthélemy Menn a Jules Hébert [Suite]  
**Autor:** Baud-Bovy, D.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-889725>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 22.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LETTRES DE ROME DE BARTHÉLEMY MENN

A JULES HÉBERT.

AVEC INTRODUCTION DE D. BAUD-BOVY (SUITE ET FIN).

AVEC UNE PLANCHE (8).

Dans la note qui précède la première série de ces lettres, j'ai insisté sur la maturité d'esprit dont elles témoignent chez un artiste à peine âgé de plus de vingt ans. Celles-ci, qui leur font suite, permettent de constater avec quelle rapidité, avec quelle énergie, Barthélemy Menn prenait conscience de sa personnalité, et avec quelle clairvoyance il discernait déjà l'ordre nouveau que sa vision réfléchie devait imposer à la nature. Pour bien juger de la hardiesse de ses idées, il faut se rappeler qu'entre 1835 et 1837, Delacroix venait de peindre son *Prisonnier de Chillon* et sa *Bataille de Taillebourg*, — Jean Gigoux son *Léonard de Vinci*, — Isabey son *Alchimiste*, — et Corot son *Agar dans le Désert*. Ces titres indiquent le rôle essentiel que jouait alors «le sujet» — même pour les novateurs, — dans la création du tableau. Si l'obligation de donner ainsi à la pensée picturale une apparence littéraire s'impose également à Menn, elle ne l'asservira jamais à l'anecdote. Dans le *David présentant Salomon à la Sagesse*, dans les *Proscrits de Tibère*, dans les *Sirènes*, il s'élève, comme les maîtres, du premier coup, à la généralisation symbolique et humaine, à l'évocation du vivant fond commun. Sous l'influence d'artistes, un instant en vogue à Genève, déjà oubliés, et qui n'avaient pu pardonner à Menn sa dédaigneuse grandeur, Edouard Rod, — trois ans après sa mort — eut la sottise d'écrire «qu'il pensait à la façon d'un Manet, et peignait à la manière d'un Bouguereau». Comme si la peinture de Manet n'était pas la forme même de sa pensée! On verra, aux conseils qu'il donne à Hébert, à ce qu'il lui apprend de la facture des Vénitiens, à ce qu'il lui découvre de ses propres intentions, jusqu'à quel point le penseur et le peintre chez lui ne faisaient qu'un. A bien des pages de cette correspondance où éclate sa «haine des routines d'école», le professeur incomparable, l'éducateur génial qu'il sera un jour, se devinent déjà. Ceux de ses élèves, qui vivent encore, le retrouveront tout entier dans les phrases comme celle-là: «Ce qui m'a porté à être sévère sans retenue, c'est que je crois qu'on te donnera beaucoup d'éloges» — ou comme celle-ci: «Les souffrances ne sont pas une raison suffisante en peinture pour faire des pauvretés», ou dans ce conseil que l'incompréhension du public allait trop souvent l'obliger à pratiquer: «d'ailleurs tu dois avoir la conscience de ton mérite, il faut qu'elle ne te quitte jamais, car sans elle on se laisse abattre».

Ses ennemis l'accusaient d'insensibilité. On aura relevé dans la première partie de ces lettres quantité de traits, où, à côté de sa fermeté de caractère, éclate sa bonté. Il en apporte une preuve nouvelle et bien touchante, dans cette

lettre du 25 Avril où il déplore sa négligence vis à vis de ses parents et remercie Hébert de l'avoir si bien grondé.

Corot, à Gruyères, devant son grand panneau de la Conquête du Pays d'en haut, eut ce mot: «Menn, c'est notre maître à tous». Ingres lui écrivait: «Je vous embrasse mon digne élève et jeune maître, avec estime et bonne amitié». Et Flandrien: «...nous (lui et son frère) serons heureux de vous sentir dans une meilleure position, où travaillant avec plus d'indépendance, vous pourrez montrer ce que vous avez, et de talent et de cœur». Durant les longues années où la mémoire de Menn semblait vouée à l'oubli, c'est dans ce que de tels témoignages représentaient à mes yeux d'imperissable, que je mettais alors mon espoir. Il n'a pas été trompé et, après Agasse, cet autre méconnu, Menn, peu à peu, prend la place qui lui est due parmi les peintres suisses du XIX<sup>e</sup> siècle.

D. Baud-Bovy.

A M. *Jules Hébert*,  
au greffe du Tribunal Civil

(7e de Rome)

GENÈVE (Suisse).<sup>1)</sup>

15 janvier, 1837.

*Mon cher ami,*

Je commence ma lettre à vue de tes dessins, il y a quelques heures que Bachelard me les a apportés et m'a donné de vos bonnes nouvelles. J'ai été étonné des progrès que tu as fait, c'est ce qui m'a frappé tout d'abord et tu penses que cela m'a fait le plus grand plaisir, après m'être rendu compte de ce que tu venais d'acquérir, je me suis mis à penser à ce que tu devais acquérir encore et j'ai trouvé que tu serais un artiste peintre en aquarelle fort bien conditionné, même dès à présent. Je trouve qu'il n'y en a pas un autre à Genève qui fasse des sujets aussi difficiles et aussi bien rendus, c'est déjà un point qui te met au-dessus, qui te sépare des autres; c'est dans l'exécution qu'il s'agit de faire des progrès et de les enfoncer entièrement. Je ne doute pas que tu n'y arrives. tu es en bonne route car depuis ton premier dessin, il y a une bonne différence, En les regardant cela me faisait désirer bien fortement d'être près de toi afin de te dire de vive-voix, de te montrer ce que je ne puis t'indiquer qu'à peine dans une lettre. Je trouve ton Gurth et Vamba<sup>2)</sup> bien dans le caractère de pose et de nature. Le Gurth est bien d'exécution parce qu'on n'y voit point le travail de la teinte, la tête du chien très bien, presque digne de Decamps<sup>3)</sup> (Jadin<sup>4)</sup> en avait un tout pareil); Vamba a bien sa tête folle, mais ils sont tous les deux un peu

<sup>1)</sup> Ces dates sont celles du timbre postal.

<sup>2)</sup> Personnages *d'Ivanhoé* de Walter Scott.

<sup>3)</sup> Decamps, A.-G. — Peintre français, 1803—1860. Peintre de genre, orientaliste, et peintre d'histoire dans la *Défaite des Cimbres*, le *Samson*, etc.

<sup>4)</sup> Jadin, L. G. — Peintre français, 1805—1882. Peintre de genre et surtout de sujets de vénérerie.

ignobles..., il manque un bon morceau de deltoïde à Gurth. L'ensemble est harmonieux et tranquille, mais sourd et allourdi, il faut chercher des teintes plus riches, plus puissantes; par exemple tes arbres derrière ont l'air faits avec de la sépia et noyés dans l'eau, tu aurais pu y mettre du jaune d'Inde avec de la laque, de la terre de Sienne plus ampâté et solide, pas tant de brindilles. Du reste il y a infiniment plus cela dans celle-ci que dans la première.

Le grand défaut selon moi, qui n'en serait pas un pour les Genevois, c'est qu'on voit trop dans le fond et surtout (illisible) le père Clément, le travail de la teinte franche, c'est une manière encore supportable chez les paysagistes, mais dans un sujet de figure elle ne doit pas se voir, souviens-toi de Decamps, Jadin, Robert-Fleury,<sup>5)</sup> tout cela est fait comme de la peinture, on ne voit pas le moyen, on ne compte pas combien de teintes ils ont passées pour faire telle ou telle chose. C'est calamiteux surtout dans le feuillé, les branchages, une courbe de plusieurs autres s'attachant invariablement de même, puis au bout des petits zigzags, des petits croissants bien francs, bien nets. Chique que tout cela, il faut en revenir à copier simplement, naïvement la nature, c'est le seul moyen d'être grand, fin, vrai, caractérisé, tout enfin, avec du choix et du goût s'entend. Raphaël, le Poussin n'ont pas fait autre chose. Ton paysage, la robe de la jolie fille ont l'air faits par quelque petit Calame<sup>6)</sup> ou Tœpffer<sup>7)</sup> — tu regardes trop ces gens-là — et c'est naturel quand il n'y en a pas d'autres. Hornung<sup>8)</sup> a cela de bon qu'on ne voit pas son travail. Le corps du moine est bien, la franchise était là à sa place. C'eût été mieux encore si tu eus modelé les bords de la teinte avec de l'eau, de cette manière on peut modeler très bien la forme, on y sent bien dessous la robe, le corps d'un vieillard, la tête est bien faite mais manque d'élévation, ce n'est pas là un de ces prêtres imposants, mystérieux, profonds, c'est un vieux brave homme. C'est peut-être ainsi que Walter Scott le peint, je ne me souviens pas assez, cependant, il avait attiré sur lui une persécution, du reste elle est bien dessinée, la figure entière, largement éclairée. La pose et l'expression de la jolie fille sont bien, la tête fraîche et bien coiffée aurait pu être plus jolie, la doublure violette du plaid est bien comme je l'entends, dessinant le dessous par des plis francs sans qu'on voie la teinte tranchée. Les roches des deux dessins sentent trop la chambre, de ton et de forme: le meilleur de tout cela, à mon goût, c'est le fils du père nourricier, quoiqu'un peu maniétré c'est ferme

<sup>5)</sup> Robert-Fleury, Joseph-Nicolas. — Peintre français, 1797—1890. Peintre d'histoire.

<sup>6)</sup> Calame, Alexandre. — Peintre suisse, 1810—1864. Elève de Diday. Se consacra à la peinture alpestre à la suite d'un voyage dans l'Oberland bernois. On l'a écrit justement: «La postérité n'a pas encore porté un jugement décisif et impartial sur son œuvre». Ses admirables lithographies témoignent de ce qu'il y avait en lui de gravité, de mélancolie et de passion.

<sup>7)</sup> Tœpffer, W. Adam. — Peintre suisse.

<sup>8)</sup> Hornung, Joseph. — Peintre genevois, 1792—1870. Ne fit que passer dans l'atelier de Vaucher — se consacra à la peinture d'histoire, et surtout aux scènes de l'histoire nationale: Calvin sur son lit de mort — Servet — Besançon — Hugues, etc.

et même titianesque, c'est comme cela que je voudrais que tout fût fait, souviens-toi de lui. Ce n'est que par l'étude des Vénitiens que tu viendras à comprendre ce qui te manque, cette richesse et cette délicatesse de clair-obscur qui fait le plus grand charme de la couleur; tu ferais bien de faire une grande aquarelle de Paul Véronèse, figures 6 pouces, ainsi on étudie bien mieux, mais surtout ne la vends pas, il ne faut jamais se défaire de ces choses-là. J'aurais été très fâché si tu n'eusses pas vendu ton dessin de Beppo par égard pour moi, on ne fait pas de ces façons-là entre amis.

D'après ton calque le Turc est très bien, mais la forme n'a aucune espèce de caractère de l'époque, l'homme guère plus, c'est du Moyen Age à la Chaix,<sup>9)</sup> élève de David, costume de théâtre, mais ce n'est pas de ta faute, si tu n'as pas de renseignements, j'aurais déjà dû t'envoyer des calques; je regrette que tu aies vendu ton portrait Vénitien, tu as tort. Tes deux baraques quoique un peu propres sont faites dans la perfection, tu as pu voir comme cela a la vie de la nature auprès des 2 dessins. En voilà-t-il de cette critique. Tu vois que je ne t'épargne pas, mais c'est par le désir que j'ai de te voir faire très bien, car en somme, je suis enchanté de ce que tu m'a envoyé, comme cela m'impatiente d'enfiler tous ces obscurs conseils l'un après l'autre, comme je voudrais être assis près de ton feu, alors je t'en déblatterais, une soirée en ferait plus que 20 lettres, ce moment est encore loin.

Je reprends ma lettre 6 jours plus tard, détourné par le Nouvel-An. Mon tableau touche à sa fin forcée, c'est le diable d'être pressé comme je le suis maintenant, je compte presque les heures qui me restent et il n'y en a pas beaucoup; lorsqu'on cherche la couleur avec la forme il faut beaucoup plus de temps que lorsqu'on se contente de l'une ou de l'autre. J'ai cherché à lui donner assez de force pour qu'il ne se laisse pas trop facilement enfoncer par les pétards de l'exposition. Si j'avais eu plus de temps, je lui aurais donné le plus de solidité possible. Je ne crois pas qu'il soit de nature à attirer beaucoup les regards étant très simple de composition et le sujet n'étant pas extrêmement intéressant, peut-être passera-t-il inaperçu dans la foule, il n'est pas assez saillant pour prêter beaucoup à la critique. Je vis seulement dans l'espérance de quelques petits encouragements, j'en suis bien désireux, j'ai besoin de cela pour me donner du cœur au ventre pour en commencer un autre, mais surtout pour me le faire vendre ce qui serait le meilleur encouragement. Il y a 4 figures: la Sagesse à droite, assise tient un rouleau écrit, au milieu David debout presse Salomon contre lui l'attirant vers la Sagesse qu'il lui montre, la mère à gauche, la mère assise appuyée sur un petit mur a une main posée sur celle de Salomon et de l'autre lui montre le rouleau que tient la Sagesse. Elles sont à peu près  $\frac{3}{4}$  nature

<sup>9)</sup> Chaix, G. P. P. Joseph. — Né en 1784, en France. Élève de David. Se fixa dans la suite à Genève dont il devint bourgeois d'honneur en 1823. Tableaux d'histoire, portraits. Mort en 1834.

en pied, du reste je t'en enverrai une idée, car peut-être ne le verras-tu pas s'il reste à Paris. Monsieur Sigalon<sup>10)</sup> est venu le voir avant de partir, il a été content, il en a parlé avantageusement, il m'a donné de bons conseils. Il a fini sa copie du Jugement dernier, c'est fort beau, cela fait un grand effet sur les artistes de toutes les nations. Jamais on n'avait vu si bien cette sublime création, la chapelle étant obscure et maintenant assez abîmée, la copie plus brillante et mieux éclairée devait nécessairement étonner plus; maintenant elle est en route par l'océan, je crois que cela fera de l'effet à Paris.

Cela va être au tour de M. Ingres, ce n'est pas sans crainte que je l'attends, j'ai peur que la vue d'un peu de couleur ne l'offusque et ne le fasse passer condamnation sur des choses qui pourraient peut-être lui plaire sans ce malheureux défaut. C'est très ennuyeux, cette exclusion repousse la confiance, s'il n'est pas content certainement cela me fera de la peine pour moi et vis-à-vis des camarades, car l'approbation de M. Ingres est une grande chose entre nous, cependant je n'en aurai pas moins une idée juste de ce que j'ai fait. J'espère pouvoir t'envoyer quelque chose si Bachelard<sup>11)</sup> ne part pas trop tôt, avant que mon tableau soit fini, il te portera aussi de la laque jaune brûlée. Les laques Robert sont excellentes, achètes-en autant que tu pourras, il y en a de beaucoup de tons différents.

Je t'enverrai aussi quelques calques de costumes vénitiens et florentins, en voici un petit par la présente qui résume à peu près tous les autres, tu verras combien tu étais loin de cette élégante simplicité, malheureusement je n'ai pas de petits costumes de femme. C'est une robe collant au corps, s'ouvrant sur la poitrine, laissant voir un riche corset, des crevés dans les manches, le reste de la robe long et ample, c'est avec cela qu'on fait de beaux plis pour qu'elle ne traîne pas un peu comme les robes d'amazones, la coiffure en cheveux ou une petite bonnette ou mouchoir. Adieu, quoiqu'un peu tard je te la souhaite bonne et heureuse, mes amitiés à ta femme.

By. Menn.

A M. *Jules Hébert*  
au greffe du Tribunal Civil  
(9e Rome)

GENÈVE (Suisse)  
(Genève, 8 juin 1837)

*Mon cher Hébert,*

Il semble qu'après tant de reproches si bien fondés sur ma négligence à t'écrire je devrais enfin prendre sur moi de le faire avec plus de régularité, j'espère bien que malgré toutes les apparences tu ne supposes pas que mon cœur y soit pour rien, je suis au contraire porté de très bonne volonté (on ne s'en

<sup>10)</sup> Sigalon, Xavier. — Peintre français, 1788—1837. Elève de Guérin. Peintre d'histoire. A exécuté une admirable copie du Jugement dernier de Michel-Ange, qui lui avait été commandé par Thiers.

<sup>11)</sup> Genevois, ami de Menn, en passage à Rome.

douterait pas). A peine j'ai lu tes lettres que je voudrais y répondre à l'instant. Cela ne se peut jamais, alors ma paresse trouve toujours des motifs suffisants pour me faire renvoyer au lendemain et jusqu'à ce que j'aie répondu, et tu sais s'il se passe du temps, c'est pour moi un tourment journalier que cette arrière-pensée, et pourtant je ne puis me vaincre.

Il est heureux et malheureux que tu aies appris une version différente que celle de Mrs. D. Th. M. sur l'effet de tes dessins, cela a troublé la jouissance de ton succès et diminué la sécurité de ton espérance, mais justement pour cela même j'espère que cela sera heureux en t'empêchant de te confier là dessus, car c'est le moment où jamais de faire de grands efforts puisque tu aimes ton art avec passion. Quelque grands qu'ils soient, ils seront toujours accompagnés de joissances et de satisfaction. Le rapport de ces trois messieurs est plus digne de foi que celui de l'amateur, d'ailleurs tu dois avoir la conscience de ton mérite, il faut qu'elle ne te quitte jamais, car sans elle on se laisse abattre; d'ailleurs rappelle-toi que ton ami a idée de toi, qu'il est certain que tu arriveras si tu ne te décourages pas. Je connais très bien tes entraves, la plus grande est celle des mauvaises routines d'école, il n'y a que plus de mérite à surmonter tout cela, vois ce que les maîtres primitifs ont créé, créé est le mot, car ils ne connaissaient presque rien; pas plus loin qu'Hornung s'est formé tout seul, c'est par la force de la volonté, elle peut tout vaincre. Tu me répondras que tout cela est facile à dire, mais que tu as fort peu de temps pour travailler, je conviens que c'est là une très grande entrave, mais j'insiste pour que tu fasses quelque chose pour l'exposition, c'est ce qui te fera prendre le rang d'artiste chez le public qui n'est pas à même de voir les albums où sont tes dessins; là tout le monde te verra à côté de tes rivaux et si tu as quelques appréhensions sous ce rapport compare toi-même tu as le sens juste et tu verras bien que tu n'as rien à craindre et je te le redirai encore, j'ai encore montré tes dessins plusieurs fois depuis que je t'en ai parlé et de plus je n'ai pas dit que c'était d'un commis et ils ont toujours été trouvés très jolis et ce sont des artistes et je suis bien persuadé qu'ils n'en diraient pas autant, au contraire, des ouvrages de Deville<sup>12)</sup>, Bovet<sup>13)</sup> et compagnie, je compte que ce serait une indignité de te placer là. Tu te plains de ne pas pouvoir faire d'après nature, je ne te comprends pas, as-tu des scrupules de peindre ta femme, d'abord tous les grands maîtres, sans exception, n'ont jamais fait autre chose, il faudrait tous les citer; tu n'as pas besoin de faire la tête parfaitement ressemblante, si tu crains qu'on ne reconnaisse, et puis, ajusté avec des costumes différents du nôtre, cela déroute tout à fait. Les sujets de femme sont ceux qui plaisent le mieux, ils sont plus gracieux et comportent plus de sentiment. Tu

<sup>12)</sup> Deville, Joseph Henri. — Peintre genevois, 1803—1857. Quelques temps élève de Gros, à Paris. A fait des tableaux de genre, des portraits.

<sup>13)</sup> Bovet, Pierre Elie. — Peintre graveur genevois, 1801—1875. Élève de Reverdin, Schenker et Massot. Gravures médiocres, portraits lithographiés. — Un autre Bovet, Auguste-André (1799—1864), a également fait de la lithographie, des vues d'Italie.

es embarrassé pour le sujet, mais Walter Scott en fourmille, ceux que tu m'as envoyés sont suffisamment intéressants, je regrette que tu ne puisses les exposer, mais fais plus grand, tu n'as pas le temps de te tourmenter à chercher des sujets, ceux-ci ont l'avantage d'avoir été lus par tout le monde, on les retrouvera avec plaisir dans la peinture. Il me semble que tu trouveras là ou dans Byron un sujet de 2 femmes, dans le Corsaire, je crois, ce sont des costumes de fantaisie. Tu pourrais faire cela très bien d'après ta femme et tu auras fait dans un jour bien plus que dans plusieurs en faisant d'idée. M. Lugardon<sup>14)</sup> pourrait probablement t'indiquer quelque modèle d'homme, ou bien je suis sûr que si tu demandes à Lamunière<sup>15)</sup>, Straub<sup>16)</sup> ou qui que ce soit, ils se feront un plaisir de poser pour un croquis où tu chercheras le plus possible les lignes, le galbe et le mouvement. Du reste à force de chercher de comparer, j'ai fini par me rendre un compte clair de ce grand principe des Vénitiens indiqué par Reynolds, d'unir le clair au clair et l'ombre à l'ombre et de le mettre en pratique, car pour cela il ne faut pas comprendre vaguement. Malheureusement cela me paraît extrêmement difficile à expliquer; je n'avais compris jusqu'ici que pour les masses, sans savoir comment on les obtenait, car il ne suffit pas seulement de marquer son papier comme il l'indique; ce qui fait la magie de leur coloris, c'est la manière dont ils forment ces masses en donnant plus ou moins de légèreté, de limpidité aux ombres des petites parties comme des grandes, plus légères à mesure qu'elles s'approchent de la masse claire à laquelle elles appartiennent et plus fortes en approchant des masses d'ombres; c'est dans le Titien surtout qu'on s'aperçoit le mieux de ces délicatesses exquises du clair obscur et encore plus dans son imitateur Boniface<sup>17)</sup> qui a porté ce principe à l'excès, c'est plutôt les masses de brun au lieu d'ombre comme le dit Reynolds, car ils en forment quelquefois par des tons une draperie vigoureuse qui fait masse, quoique dans le clair, ou forment une masse claire en rendant les ombres des chairs, des draperies blanches surtout en un ton clair quelconque excessivement légères, limpides est le mot qui rend le mieux. Aussi Titien a-t-il choisi le moment où le soleil vient de se coucher car les ombres et ombres portées existent encore, mais très légères quand elles sont près de la lumière du ciel, ou puissantes lorsqu'elles s'en éloignent. Tu comprendrais très bien ça si tu pouvais le vérifier sur leurs tableaux. Il me semble que le Jordæns

<sup>14)</sup> Lugardon, Jean-Léonard. — Peintre genevois, 1801—1884. Elève de G. Reverdin et, à Paris, de Gros. Fixé d'abord en Italie, puis de nouveau à Paris. Peintre d'histoire de mérite; scènes de l'histoire suisse: *Délivrance de Bonivard*, — *Guillaume Tell sauvant Baumgarten*, — *Serment du Grütli*, Directeur de l'Ecole de Figure à Genève, avant Menn.

<sup>15)</sup> Lamunière, Gaspard. — Peintre émailleur et portraitiste genevois 1810—1865. A formé de nombreux et excellents élèves, entre autre sa fille Juliette.

<sup>16)</sup> Straub, Sébastien. — Peintre genevois, 1805—1874. Elève de Hornung, puis est allé à Paris. Portraits, copies, quelques compositions, entre autres un *Colloque de Poissy*.

<sup>17)</sup> Bonifazio, dit Bonifazio Véronèse. — Né à Vérone, mort en 1540. Imitateur de Palma le Vieux, du Giorgione, du Titien, etc.

de M. Duval<sup>18)</sup> en offre un exemple. Malheureusement je ne puis t'envoyer qu'un très petit nombre d'études avec mes tableaux, car je pense faire l'hiver prochain un tableau grand comme nature où je compte mettre celles-ci. Je n'ai jamais pu y mettre qu'une partie n'y ayant pas de (illisible) et tu comprends toi-même, pour une grande chose, j'ai besoin de tout ce que je puis avoir de renseignements. Si je savais déjà ce que je veux faire, j'aurai pu voir celles qui me serviraient le moins, mais ne le sachant pas, je me déferais peut-être justement de celles qui me seraient le plus nécessaires, mais peut-être par Bachelard, je pourrais t'en envoyer d'autres. Je n'ai pas pensé en écrivant à Paris à Fries<sup>19)</sup> et à Roth<sup>20)</sup> de leur parler du droit que payent les cadres pour entrer en France et des moyens de l'éviter. Va chez M. Lugardon, demande lui s'il sait quelque chose là-dessus, ne crains pas d'aller le trouver et de lui montrer tout ce que tu fais, même de lui demander quelque modèle, si tu le vois je suis persuadé qu'il te recevra avec plaisir. D'ailleurs tu le sais, il faut oser, il n'y a que les honteux qui perdent. Tu iras ensuite chez M. Roth pour que dans la première lettre à son fils il lui parle de cela.

Adieu, aye bon courage, tâche d'être persuadé comme je le suis que tu n'as qu'à ne pas te laisser abattre par les entraves pour réussir, et qu'elles doivent au contraire t'aiguillonner. Fais mes amitiés à ta femme et le bonjour aux connaissances.

Je t'embrasse de cœur

Barthélemy Menn.

A Monsieur *Jules Hébert*  
au greffe du Tribunal Civil à Genève  
(10e Rome)

(Roma, 15 Agosto 1837)  
(Genève 22 août 1837)

J'écris à mes parents par la prochaine poste.

*Mon cher Jules,*

Je ne te renverrai point au bout de la lettre pour te dire que je me sens plus heureux que jamais de servir de second père à votre enfant, car je crois qu'il n'y aura jamais trop de liens entre nous. Je reverserai sur cet enfant la tendresse qui en augmentera pour vous, puissent nos prières communes appeler sur lui le bonheur dès le ventre de sa mère. Puisque vous désirez que je lui donne un nom si c'était une fille, il n'y en a point qui me plaise plus que celui de Juliette, je crois qu'il sera de votre goût, appelez-la ainsi pour moi, donnez-lui de plus le nom de sa mère. Comme je me réjouis de voir cet enfant, j'ai découvert que je les aime beaucoup, jusqu'ici je n'avais pas été à même de l'éprouver; les personnes avec qui je demeure en ont un de 6 mois que je suis très content de voir

<sup>18)</sup> Duval, Jean-François André. — Grand amateur d'art genevois, gendre de Adam Tœpffer, père du peintre Etienne Duval.

<sup>19)</sup> Fries, Adolphe. — Originaire de Hanau, vint à Genève, puis en 1833 se rendit à Paris où il a gravé à l'eau forte de petits estampes, et fait de la lithographie.

<sup>20)</sup> Roth, Bernard. — Artiste genevois, mort très jeune à Rome de la diphtérie. Menn en a fait un portrait plein de nervosité et de finesse.



LES BERGERS — Crayon



LE BOSQUET — Crayon Wolf

BARTHÉLEMY MENN

tous les jours; de jouer avec lui me fait penser bien souvent à vous, à mon futur filleul ou filleule, je regretterai plus d'une fois de n'être pas là pour être des premiers qui le verront dans ce monde, pour faire le baptême, quoique cependant malgré toute ma bonne volonté, j'eusse été inquiet sur la cérémonie de l'église. Probablement que quand je le verrai, il dira déjà quelques syllabes, si vous pouvez, apprenez-lui à dire Mimi pour qu'il me reçoive bien à mon retour. J'espère bien que le courage de ta femme se soutiendra jusqu'au dernier moment.

Maintenant à ton aquarelle, comme elle est finie et vendue je ne craindrai pas de te décourager en te disant tout ce que j'y trouve. Le premier aspect m'a plu comme une composition qui a de l'habileté, de la connaissance de certains maîtres, elle a paru telle à plusieurs personnes qui étaient au café quand je l'ai reçue, et probablement elle plaira à beaucoup d'autres, le désir d'en trouver les défauts comme je le ferai pour moi-même m'a porté à réfléchir dessus et voici ce qui m'a semblé: la recherche de la composition est beaucoup trop sensible, elle manque d'originalité, de disposition générale ainsi que des parties. C'est Poussin exagéré, lui qui est déjà assez souvent si froid et compassé, s'il est encore dépassé dans ces défauts cela donne juste mais fort juste un prix de Rome, presque sans exception, ils sont tous comme cela. D'après ce que tu me dis, il me paraît que tu t'es déjà jugé, je te répéterai tout de même afin de te confirmer dans ton jugement; le désir de montrer du nu t'a fait négliger les exigences du costume, tu as fait des Juives de tes femmes, comme elles sont nombreuses cela à ôté tout de suite le caractère général Moyen-âge de la composition qui ne l'a déjà pas par elle-même, pour cela il eût fallu se rapprocher des derniers maîtres primitifs et surtout pour faire du classique, il n'y a que Raphaël qui puisse s'appliquer à tout parce que c'est la nature belle et bien vue; je te dis tout de même cela quoique je sache très bien que cela t'était impossible, puisque tu ne les connais pas. La femme du milieu est celle qui me plaît le plus, la douleur est concentrée sans momerie, comme dans le guerrier à droite qui regarde par dessus l'épaule, c'est ce qu'on appelle des écritaux d'expression, c'est la figure qui me déplait le plus. La femme à gauche qui reproche au ciel son sein tarri est encore une chose impropre en peinture, une déclamation, la pensée est belle, mais d'une expression trop en dehors, trop théâtrale. La femme de second plan est trop exactement de Poussin et le pèlerin derrière, trop évidemment là pour composer. Le petit enfant mort me plaît quoique ce ne soit pas d'un très bon goût d'en cacher une partie par une pierre, l'autre enfant qui veut porter de l'eau est une jolie idée. Ce n'est peut-être pas de son âge, le guerrier et la femme à gauche au moins n'attirent pas les yeux, les deux figures au-dessus me paraissent s'occuper du public encore plus que les autres.

En deux mots trop d'affectation dans la composition et les expressions. Il faut être encore plus savant dans la première pour la rendre plus naturelle et plus simple et plus naïf pour être vrai et toucher juste la seconde.

Maintenant que j'ai fini je suis tenté de tout effacer, je me trouve trop sévère, mais ce qui m'a porté à l'être sans retenue c'est que je crois qu'on t'en donnera beaucoup d'éloges, si je savais que cela pût te décourager tu penses que je ne le dirais pas et j'en serais fâché, car c'est par intérêt; je crois au contraire que tu as assez de sentiment de toi et de courage pour supporter la vérité de la part d'un ami et en faire ton profit; j'oubliais que les formes sont grêles et évidées, soutiens les contours, que le trait soit toujours en dehors, même la ligne droite est toujours soutenue un peu en dehors plutôt que rentrée. Les formes de Raphaël paroissent faites au compas tant elles sont pleines et vigoureuses de santé, les souffrances ne sont pas une raison suffisante, en peinture, pour faire des pauvretés.

J'avais déjà entendu parler de l'ouvrage de M. Riv qui plaît extrêmement à Overbeck et aux autres Nazaréens (ainsi appelés par les autres Allemands qui ne pastichent pas les maîtres primitifs) le passage que tu me cites me paraît extrêmement juste quant à l'exclusion de l'art grec dans la peinture chrétienne, je crois voir qu'il regarde comme tel le style soi-disant grec de l'école de David formé sur les œuvres de la Grèce dégénérée dont les chefs d'œuvre sont l'Apollon, le Laocoon, mais s'il connaissait, s'il pouvait comprendre le vrai art grec du temps de Péricles et avant, quelquefois après, il verrait que ces maîtres primitifs ont avec lui les plus grands rapports, que c'est de lui qu'ils sont nés. Les tous premiers maîtres de la Renaissance étaient grecs comme on le voit à Florence, et il y a des figures de Simon Memmi, Taddeo Gaddi et autres, mais surtout Cimabue qui pour le style, la grandeur, la pureté des draperies sont étonnamment semblables aux Grecs, les peintures surtout M. Ingres qui est peut-être encore plus grec que raphaëlesque a un style, un goût de dessin qui est parfaitement convenable à la peinture chrétienne. Je comprends parfaitement l'enthousiasme que quelques-uns ont pour ces peintures, elles sont sublimes de pensée, de geste, quelquefois de style, mais il faut s'arrêter là, il ne faut pas imiter leurs défauts, elles sont barbares, c'est encore l'enfance de l'art technique ce qui embrouille ceux qui se jettent là-dessus aveuglement, c'est que cette barbarie ajoute encore à leur grandeur, à leur mysticisme, cela fait absolument l'effet (avec cela qu'elle le sont aussi) de peintures effacées où l'imagination excitée par de sublimes vertus y trouve facilement tout ce qu'il y manque, mais c'est l'application qui devient difficile. Si vous ne connaissez pas déjà tout ce que l'art matériel positif a de beau, vous reviendrez à fond du bizarre, du barbare, vous croirez que l'expression, le geste sont inséparables de ces formes pauvres, incomplètes, conventionnelles même. C'est ce que l'école Nazaréenne allemande dont Overbeck est le chef a fait, ils pensent que parce que les maîtres ont mis dans leurs tableaux juifs les costumes de leur temps, il leur est permis d'en faire autant. Il y a une affection de naïveté qui ennuie lorsqu'on voit beaucoup de leurs ouvrages; ils ne se servent pas de la nature, ils tirent tout de leur mémoire enfin à ce qu'il me semble, c'est une route fausse, ils se sont attachés à ceux de ces maîtres qui tiennent

un milieu, qui ont une exécution plus perfectionnée, Fiesole, Pinturicchio, mais qui ont déjà perdu la grandiosité de leurs prédecesseurs, au lieu d'étudier ce qu'il y a de plus parfait dans la forme, Raphaël et les Grecs et ce qu'il y a de plus sublime dans l'expression, Cimabue, Giotto, Taddeo Gaddi, Simon Memmi et beaucoup d'autres. Il faut avouer que quoique Raphaël ait pris souvent chez eux il est arrivé rarement à leur élévation d'idées.

La lithographie du Christ et des enfants d'Overbeck que j'ai envoyée est regardée comme sa meilleure composition.

Je suis très fâché que ma soi-disant indifférence pour l'exposition de mes tableaux à Genève ait chagriné mon père, d'autant plus que c'était un masque pour cacher ma crainte, j'appréhende beaucoup plus d'exposer à Genève qu'à Paris, d'abord par le désir que j'ai de réussir, et s'il y a quelques qualités dans mes ouvrages, ce sont justement celles auxquelles mes compatriotes sont le moins accoutumés, qui sont le moins en rapport avec leurs goûts. Bien certainement que si je pouvais jamais arriver à quelque réputation à Paris, ce serait pour en jouir avec mes parents, vis-à-vis de mes compatriotes. Le prix que je demande paraîtra énorme à Genève, quoiqu'il soit basé sur les dépenses que j'ai faites en Italie, si avec ce prix j'avais à rembourser tout ce que j'ai dépensé, il ne me resterait rien pour faire autre chose, c'est un prix d'ailleurs raisonnable pour Paris où j'espère beaucoup plus les vendre, du reste si on faisait des offres qui ne fussent pas trop au-dessous, je les céderais tout de même. Pour la vraie mesure du cadre, ils étaient déjà partis lorsque j'ai reçu ta lettre, cette différence vient d'un petit morceau de toile que j'avais laissé de côté et que j'avais rempli par mégarde. Vous ferez ce que vous pourrez si le cadre ne va pas. Je suis maintenant en recherche d'un sujet pour un tableau grandeure naturelle. Je voudrais du nu, c'est difficile à trouver surtout à présent qu'on est abruti par la chaleur qui touche bien, je ne suis pas allé à la campagne afin de mieux trouver. J'attends tous les jours une lettre qui me parle de mes tableaux, si je ne la reçois pas incessamment, je supposerai qu'ils sont arrivés trop tard, le bateau à vapeur qui les a portés à Marseille a fait le trajet en fort peu de temps. S'il y a retard ce doit être de Marseille à Genève. Adieu, mes amitiés à toutes les connaissances. Mille remerciements à Roth. J'embrasse de cœur mon compère et ma commère et souhaite particulièrement à celle-ci courage et santé.

By. Menn.

A M. *Jules Hébert*,  
au greffe du Tribunal Civil

(11e Rome)

*Mon cher ami,*

Je vous déclare à tous que vous avez perdu le droit de vous plaindre de moi; j'acquiers celui de me venger. Enfin j'étais persuadé qu'il y avait une lettre

à GENÈVE (Suisse).  
(Genève 18 septembre 1837)

perdue au moins ou un retard extraordinaire dans la poste, rien de tout cela.  
Ah! vous me le payerez cher.

J'attaque de suite la question importante; tu peux penser si cette idée d'être réunis, me trotte par la tête. Probablement que quand tu recevras cette lettre, tu en sauras déjà un peu plus, mais je ne crois pas qu'on te donne la pension, je n'ai peut-être pas assez bonne idée de la générosité de nos compatriotes, mais ou ils ne la donneront pas ou ils la feront trop restreinte de temps ou d'argent Pour que la chose soit faite convenablement, il faut 2000 frs. au moins. En nous réunissant je pense qu'à la rigueur on pourrait se contenter de 1500 frs. cela fera (illisible) et trois ans. La première année pourrait être moins, mais pour (illisible) les frais de voyage elle doit être égale. Pour l'emploi de l'état de ta femme, il n'y faut pas compter, les choses ne se font pas ici à la bonne comme chez nous. Il faudrait avoir quelques lettres de recommandation afin de lui faire une clientèle d'où elle ne sortit pas, car c'est ici un fort sale pays, mais je pense qu'il suffirait de la faire connaître aux femmes de pensionnaires de l'Académie, à Madame Ingres, pour qu'elle eût tout de suite suffisamment de quoi travailler; pour toi et pour moi il serait mieux de partir au plus tôt. Mais 1<sup>o</sup> le choléra l'empêche, ensuite je me suis informé, il serait beaucoup plus commode et moins dangereux de venir au printemps, l'enfant aura déjà un peu de force il sera très facile de le nourrir.

La voie de mer est la meilleure de toutes les manières; en descendant le Rhône, en 26 heures vous êtes de Lyon à Marseille, 3 jours de Marseille à Civita Vecchia où j'irai vous recevoir, ce dernier trajet coûte en seconde place de 60 à 100 frs. c'est selon les bateaux. J'ai compté en détail avec mes voisins qui ont été et sont à peu près encore dans la même position que vous serez, tout ce que nous pourrions dépenser, il n'y a pas moyen de dépenser à nous 3 moins de 2000 frs. pour la vie, loyer compris, il faut à côté de cela autre chose pour les modèles, frais matériels, entretien, choses inattendues.

Je crois qu'il faut 3 ans pour pouvoir profiter du séjour de Rome et qu'il vaille la peine d'abandonner un état certain. Dans ce moment nos voisins viennent de m'offrir un arrangement qui va jusqu'au beau idéal, ils me céderont une petite chambre où couche leur nourrice, ils vont sevrer leur enfant. Vous prendrez la mienne qui est plus grande, nous ferons la cuisine tous ensemble. Vos deux femmes sont de la même pâle, la sienne a le triste avantage d'avoir passé par de grands malheurs. Chacune un enfant elles les élèveraient ensemble, nous aurions notre atelier au milieu de nous, il n'est pas possible de trouver un arrangement plus beau; nous passerions ainsi des jours délicieux. Ta femme ne serait jamais seule, elle aurait en cette dame une excellente amie, un peu plus âgée, 5 à 6 ans; il n'y a pas de mal. Il y a l'avantage d'un jardin où on promène les enfants sans sortir de la maison. Il faudra apporter tout votre linge de service, draps, serviettes, etc., tout cela coûte très cher ici, le coton est du même prix. Sans le

choléra qui diminue sensiblement, il faudrait, tout bien compté venir de suite. Elle a fait le voyage par mer enceinte et s'en est bien trouvée. En faisant vos provisions à Marseille, vous ne dépenseriez presque rien pour la nourriture sur le bateau, il faut se munir d'une cafetièrerie à esprit de vin, il n'y a rien de plus commode; pour le mal de mer du citron ou du rhum, dès qu'on le sent venir. Malheureusement tout cela sont des châteaux en Espagne et je crains que si cela ne prenait pas, ce beau tableau ne nous donnât que plus de regrets. Je sais bien que pour moi cela ajouterait beaucoup. Figure-toi, vous arriverez de suite chez vous avec un ménage tout prêt: logement tout trouvé, un arrangement excellent pour dépenser le moins possible et pour passer agréablement le temps, vous soigner en cas de maladie; quoique logés tous ensemble nos occupations nous rendraient indépendants. Lui est maître de langue française, il serait à ses leçons (c'est un bon garçon un peu scie, parce qu'en qualité de professeur, il parle beaucoup pour ne rien dire avec le ton un peu collégien, voilà le seul côté un peu faible de l'affaire, mais ce n'est pas la peine). Nous nous serions ou au Vatican ou dans notre atelier.

Je trouve la critique que tu fais de mon tableau généralement très juste. Il n'y a guère que sur la direction parallèle des deux bras de la Sagesse que je suis d'un avis tout contraire. J'attends impatiemment ce que tu me diras de l'autre, je te prie de ne pas me faire de préambule pour me dire ce que tu penses, tu vois bien que je n'en fais pas, tu vas voir encore: je trouve cette dernière composition mieux que les autres, mais je crois que ce n'est pas un goût pur d'avoir mis le St-Joseph qui en lui-même est très bien, tout à fait sous l'œil en lui faisant faire une sorte de repoussoir qu'en paysage on appelle la botte (voir le père Töpffer). Je me rétracte, je viens de voir que le papier était plié juste sous le pied du Saint ce qui faisait l'effet dont je te parle. Alors je n'ai rien à dire c'est d'un très joli style, d'après le calque. Les bras de la Vierge paraissent nus. Si cela est ainsi, c'est une grosse faute, on ne saurait trop couvrir la Vierge, il faut le plus possible suivre la tradition, robe rouge longue très montante, manteau bleu fort; les auréoles un peu trop hautes, du reste c'est que tu m'as envoyé de mieux.

Je ne doute pas que ton aquarelle, la grande ne soit mieux que ton calque. J'ai cependant tout dit, quitte à toi à retrancher ce qui est injuste. Je ne suppose pas que l'idée de laisser ta femme et l'enfant à Genève te soit venue sérieusement, car ce serait plus coûteux et puis il ne faut pas faire de si grands sacrifices au monde pour rien, le bonheur présent avant tout qui répondra de l'avenir.

Adieu, j'attends impatiemment une seconde lettre qui me parle de l'exposition. J'aimerais bien que la société se décide un peu vite, qu'elle ne nous laisse pas le bec dans l'eau. Si ta lettre n'arrive pas beaucoup avant la réponse de celle-ci, tu es un homme perdu, je ne t'écrirai plus que des sottises.

Mes amitiés à tous, embrasse ma commère pour moi. N'oublie pas à M. Constantin<sup>21)</sup> mes remerciements pour toi, amitiés à M. Lugardon, Toeppfer, etc. Bachelard n'arrivera probablement que le 1er octobre, il ne pouvait plus s'en retourner.

Adieu, soyez sans inquiétude, je me porte à merveille. On ne s'aperçoit pas plus du choléra que s'il n'existe pas.  
Barthélemy Menn.

(12e Rome)

(Genève 28 octobre 1837)

*Mon cher Jules,*

Je commencerai par te remercier de l'abondance de tes lettres sans attendre les réponses. Tu peux penser si elles m'intéressent plus que jamais non seulement par rapport à l'exposition, mais aussi l'attente d'une décision de la Société des Arts au sujet de la pension quoique je ne t'attende pas encore, mais au moins quelques indices, opinions détachées, petits bruits avant courreurs, enfin quelque chose, et il me semble que quelque chose il y a. Le juge au tribunal surtout me donne espérance, l'opinion de M. Duval qui pourrait te bien servir, celle du journal, et ces mots, mots indirects. Oui le greffe et l'atelier sont de bons augures, il ne faut pas se flatter, mais cela n'empêche pas d'espérer. Le choléra est tout à fait terminé ici, en sorte que cela ne pourrait pas t'empêcher d'y venir. Il est resté peu de temps, mais il a fait d'assez grands ravages pendant 3 semaines, surtout maintenant on est tout rassuré et même assez dissuadé de l'idée de contagion, ce qui serait à craindre seulement, c'est qu'on ne rouvrirait pas de sitôt le Vatican et les galeries de tableaux. Si on les rouvrait et que cela fût décidé à ton égard, je pense que pour vous et pour moi, de toutes façons ce serait le plus avantageux de venir (illisible) parce que malgré toute la bonne volonté possible si je ne vendais pas mes tableaux, il faudra bien que je cherche à me retourner pour vivre et ici c'est impossible. A ce que tu me dis de ta figure du dessin de Raphaël je trouve que tu l'as très bien deviné, il faut que tu y aies bien pensé, car c'est une idée qui ne viendrait pas à tout le monde et selon ton expression très juste, son dessin ne se produit pas et il est possible, que dans certaines occasions pour bien des gens il paraîtrait au-dessous de M. Lugardon (dont le dessin, selon moi se produit beaucoup trop). C'est ce que jugeait Lamunière de ce dernier par rapport à M. Ingres à qui il le préférait.

Pour ce que tu me dis des bras parallèles toi-même un peu plus bas tu en donnes la raison, mais même comme (illisible) je ne suis pas de ton avis pour l'expression de l'enfant, quoique tu ne veuilles pas te décider, je trouve comme

<sup>21)</sup> Constantin, Abraham. — Peintre genevois, sur émail et sur porcelaine (1785—1855). — A travaillé pour Sèvres, longtemps séjourné à Florence. Revenu à Paris en 1826, fut nommé peintre sur porcelaine du Roi, et chargé en 1828 de la Direction d'une école de peinture sur porcelaine. A copié sur porcelaine les principales œuvres de Raphaël.

toi, quoique Monsieur Ingres l'approuve qu'il eût mieux valu ne pas le faire chagrin, c'était ma première idée. J'avais pensé qu'un enfant ne pouvait sentir assez vivement un bonheur tout intellectuel pour oublier sa mère, je ne sais pourquoi je l'ai changé, je ne prétends pas qu'on ne puisse le faire plus beau, je n'en doute pas quoique M. Ingres l'ait loué sous ce rapport-là. Je suis tout à fait de ton avis pour les jambes de l'autre enfant et la draperie blanche, cela ne sent pas la nature. En recouvrir une partie, eût peut-être été heureux, cependant Raphaël ne l'eût pas fait, je crois que si tu fais attention à la construction du berceau, il est impossible qu'il tombe. L'observation que l'ange semble vouloir passer par une fenêtre me paraît taquine, je ne saurais en juger, pour la direction du nez de l'amie, je n'acquiesce pas du tout à l'observation. Ton observation sur la poitrine de la femme des Pifferari est juste, ce n'est pas heureux quoique dans le costume, c'est un certain busc corset qui avance énormément. Maintenant je te remercie de tes remarques, j'attendais de toi cette réciprocité.

Je suis tout à fait de ton avis sur les tableaux de Beaumont<sup>22)</sup>, je suis bien aise que Roth, Straub et Favas<sup>23)</sup> aient fait de bonnes choses. J'ai regretté que tu m'aies détaillé les peintures de Zeller.<sup>24)</sup> Je les connais très bien, et je les déteste, c'est pour moi antipathique, par la raison qu'il y a du talent et que c'est mauvais, des vessies, des lanternes, du coton c'est bien sévère, quoiqu'il n'aime pas qu'on le lui dise (c'est tout naturel) il en avoue lui-même une bonne partie. J'aurais aimé que Humbert eût fait des progrès dans le dessin, mais il a perdu la bonne impulsion de M. Ingres chez Diday. Je suis bien content que mon frère Marc se soit prêté avec plaisir à la circonstance du baptême, je lui en suis bien reconnaissant et je sais bien bon gré à ma mère de le lui avoir offert, elle ne pouvait faire plus à mon goût.

Je ne pensais pas te faire tant plaisir en te renvoyant mes études de paysage, il n'y en a aucune d'Italie. Quant aux études de tableau tu n'es pas si riche que tu le penses et tu es venu flatter mon amour propre en prenant de mes esquisses pour des copies de tableaux, celle qui te plait tant est un sujet de Renaud et Armide, le peintre c'est moi, le tableau n'existe pas, l'esquisse appartient à M. Hébert ainsi que celle du même auteur représentant une scène horrible de l'inquisition, un homme qu'on veut enterrer vivant, de même qu'une étude de crayon. Le Martyre de Ste-Cathérine, petit tableau de Paul Véronèse, Galerie publique à Florence, Adam et Eve (Tintoret) mangeant la pomme, à l'académie de Venise. L'aquarelle qui représente des gens qui se consultent

<sup>22)</sup> Beaumont, Gabriel, Boutlilier de, peintre paysagiste, né à Genève le 11 septembre 1811, mort en 1887. Etudia à Genève et à Rome.

<sup>23)</sup> Favas, Jean-Daniel. — Peintre, né à Genève le 9 octobre 1813, mort en 1875. 1835 Ecole des Beaux-Arts Genève, élève de Hornung et de P. Delaroche.

<sup>24)</sup> Zeller, Johann Conrad. — Né à Hirslanden-Zurich le 2 mai 1807, mort à Zurich le 1er mars 1856. Petit-fils du peintre Johann Heinrich Füssli. Dès 1832 jusqu'à 1847 il vivait à Rome dans les milieux artistiques.

est faite d'après une mosaïque, d'après Titien, dans le vestibule de St-Marc à Venise, il manque une figure (ou deux au milieu, — le fond est d'or) assise sur un trône, je crois que c'est le jugement de Salomon, je ne m'en souviens pas, je l'ai faite pour avoir les costumes qui sont vénitiens ainsi que ceux de l'autre aquarelle qui est un fragment d'un repas de Paul Véronèse à Venise. Il est tombé de l'encre sur le soldat à droite ce qui le rend violet. J'espère que tu ne seras pas fâché si je ne te donne pas ces deux aquarelles, mais elles me sont nécessaires et je n'aurais pas la patience de les recopier, tandis que si tu as un moment, cela ne t'ennuiera peut-être pas autant que moi, tu sais ce que c'est que de refaire deux fois la même chose et encore d'après soi-même. Ce ne sont, il est vrai que des brimborions, mais il y a tant de belles choses qu'on ne peut pas faire que le peu qu'on a on ne peut s'en détacher puisque cela te plait que sera-ce quand tu pourras voir les originaux.

Je ne comprends rien du tout à votre vie; pouvoir avec si peu et au bout de si peu de temps placer de l'argent est bien honorable; tout petit soit-il c'est déjà beaucoup d'avoir un commencement et petit à petit on se fait une jolie rente. Il faut que vous ayez une bien grande économie et ce qui m'étonne, c'est que je n'ai pas vu que vous vous privassiez du tout du nécessaire. Cela a dû faire plaisir à mon père. Il me semble que ton article est très satisfaisant, très bien fait, il me plaît beaucoup, je ne saurais le désirer mieux, il n'y a d'éloge que ce qu'on peu honnêtement en donner et ces petits détails sur ta position, tes études sont mis là fort à propos et de nature à intéresser et préparer la grande question. Je te prie de me dire qui l'a fait. On ne peut voir là-dedans s'il est capable de juger de la peinture, mais cela paraît un honnête homme. Quant à l'honneur que tu veux bien m'attribuer dans tes succès je le prends plutôt comme une cause d'amitié que comme une chose très vraie en réalité. Pour ce qui me concerne dans la critique qu'on me fera probablement, je demande seulement qu'elle tombe juste, comme je ne suis pas aveugle sur ce que je fais, je crois que cela ne me sera pas désagréable et lors même qu'ils n'en jugeraient pas sainement, je ne saurais m'en affliger beaucoup pour moi-même, sachant d'abord très bien à quoi m'en tenir, et puis combien il est difficile de bien juger la peinture même pour un artiste, car à Paris ou il y a tant de gens qui s'occupent de cela, il y en a excessivement peu qui en écrivent bien. Tu parais me dire que le choix des sujets a plu, cela me satisfait beaucoup, car j'y mets une grande importance c'est dans la moralité dans tout ce qui peut toucher au cœur, servir soit à la consolation, soit à réveiller les beaux sentiments; je sais que les artistes généralement ne considèrent pas l'art sous ce rapport-là, il y en a même qui en raillent, mais cela m'est égal, je le ferais quand ce ne serait que pour me forcer à profiter le premier de la leçon afin de faire ce que je dis.

C'est là la raison qui m'arrête depuis trois mois, je cherche des sujets sans avoir encore trouvé ce que je cherche, les sujets fourmillent, mais neufs, moraux,

propres au style il est difficile d'en trouver quand on n'a pas un bon choix de livres. Je t'engage beaucoup à ne pas négliger de faire dès à présent de bonnes provisions de sujets on ne saurait trop en noter quitte à ne pas s'en servir; j'ai déjà perdu bien du temps à en chercher et je t'assure un temps bien désolant. Je suis encore dans cette passe, j'étais presque décidé à faire des proscrits, naufragés, captifs, ce qu'on voudra qui soient montés sur le plus haut point d'un rocher au bord de la mer et regardant languissamment l'étendue en pensant à leur terre natale, j'y renonce<sup>25)</sup>.

Je viens de lire la lettre de mon père et la proposition de laisser ces tableaux au Musée, il y aurait avantage sous le rapport de la vente, mais il me semble qu'il ne faudrait pas en souiller le public, l'exposition est déjà assez longue, je ne sais trop qu'en dire, s'il est temps encore dis-moi dans ta prochaine lettre ce que tu en penses. Remercie bien M. Lugardon de son offre et fais-lui mes amitiés aussi à MM. Constantin, Dorcière<sup>26)</sup>, Toeppfer, enfin tous ceux qui ont pu demander de mes nouvelles.

Il ne me reste plus qu'un petit moment pour la poste, je te fais un petit calque, adieu, je vous embrasse de cœur Barthélemy Menn.

Au greffe du Tribunal Civil

M. Jules Hébert

(13e Rome)

à GENÈVE, Suisse.

(Genève 15 9bre 1837)

*Mon cher Jules,*

J'ai reconnu un nouvel effet de ta bonne amitié à l'empressement que tu as mis à me communiquer la lettre de Roth; ce qui m'a fait le plus de déplaisir dans cette affaire c'est le désagrément que ce bon garçon en a eu par la conduite de M. Paccard. Je lui ai fait dans deux lettres la prière de solder mes cadres au jeune homme que j'avais chargé de les commander et qui lui présenterait une lettre de moi; la première ne parlait que du grand cadre, la seconde concernait les trois cadres. Il ne me paraît pas possible que ces deux lettres se soient perdues. J'avais douté jusque là de leur intention de rompre avec moi, mais maintenant je le vois clairement et en devine les causes. L'affaire Torlona dont je te parlerai plus bas y est je crois pour peu de chose, c'est la visite qu'il a faite chez nous qui m'a donné le fil; je me souviens lui avoir détaillé mes dépenses surtout celles qu'entraînent les tableaux d'histoire, il aura probablement vu là dedans un appel à sa bourse et qui le sait un reproche de l'insuffisance de ses premières avances, tu peux croire que ce n'était pas mon intention puisque je tenais déjà la lettre que

<sup>25)</sup> C'est ce sujet que Menn va réaliser dans les *Proscrits de Tibère*.

<sup>26)</sup> Dorcière, Louis Etienne, André. — Sculpteur genevois 1805—1873. Après avoir fait un apprentissage de graveur il se tourna vers la sculpture et devint professeur de modelage aux Ecoles de dessin. Parmi ses œuvres on peut citer un buste de Chaponnière, des statuettes, portraits de H. Darier, Hornung, etc.

mon père m'avait envoyée. Avec ces considérations, il aura jugé que son patronage l'entraînait trop loin, que je serais une sangsue difficile à rassasier et que ce qui était le plus prudent à faire dans ce danger pressant, c'était de battre froid, ne pas répondre à mes lettres où il pourrait se trouver quelque demande onéreuse, puis aller engager mes parents à ne pas me laisser à Rome où je dépense de l'argent à apprendre un genre au dessus de mes moyens. Je te prie de t'informer si ce n'est pas un voleur le banquier qui prend pour une lettre de crédit 5%, c'est-à-dire qu'au lieu de 18 écus romains et 4 paoli pour 100 frs. il me donne 17 écus et 6 paoli; j'ai entendu dire qu'on ne devait prendre que 1%, j'ai vu plusieurs personnes se révolter contre d'autres banquiers parce qu'on leur prenait 2%. Je te remercie infiniment des avis que tu me donnes de ne point me laisser emporter par le ressentiment, ce sont là je crois conseils d'amis, je ne sais ce que j'eusse fait, puisqu'ils m'ont prévenu, mais il est bien possible que je n'aurais pu cacher le dégoût que m'inspire cette conduite; maintenant que je suis averti je me tiendrai à quatre pour ne rien laisser voir. Je te dirai que si j'arrive à la conviction que telles sont leurs intentions je ne regretterai que de les avoir connus, car c'est l'occasion qui est la pierre de touche qui donne la valeur des vrais amis. Si ils me manquent si grossièrement dans celle-ci, bien mieux eut valu n'y avoir jamais compté. Cela me blesse d'autant plus à proportion de la confiance, de l'espérance que mes parents reposaient sur eux, car pour moi, il y a longtemps que je pourrais me tirer d'affaire, si je continuais à être à leur charge c'est pour leur faire plus d'honneur, convaincu que mon bonheur est le leur. Ce que MM. Paccard m'ont avancé, ce sont eux qui me l'ont offert comme paiement de tableaux que je devais leur faire.

Débarrassé de ce qui me concerne, j'en viens avec plaisir à notre grande affaire. De peur de l'oublier je te dirai de rendre au plus vite les gravures d'après Carrache; il n'y a rien que de mauvais à y prendre par la raison qu'il est difficile d'expliquer par lettre que cela a pour beaucoup de gens toutes les apparences du bon et que cela n'est pas; Je n'ai trouvé quelque mérite que dans certains effets des tableaux à l'huile de Carrache. Les fresques font mal au cœur, réputation incompréhensible pour moi. Mais ne manque pas d'étudier les Jules Romain de Mantoue, ce sont d'après des gens en qui j'ai foi, des choses admirables, et on ne connaît ce maître que quand on l'a vu à Mantoue. Venons à nos moutons. Tu me demandes des conseils, je te répondrai ce que tu as prévu et plus, tu ne peux plus reculer. Non seulement vis-à-vis des personnes qui mènent cette affaire, mais surtout vis-à-vis de toi-même. La preuve m'en est donnée par le désir que tu as que je te donne des raisons *prouvant incontestablement qu'il est de ton intérêt* d'accepter, tu vois que si tu manquais cette occasion ou par moi ou par d'autres raisons, tu en aurais un regret éternel. Tu me reproches de ne t'avoir pas jusqu'ici donné mon avis là-dessus, mais d'abord les choses n'en étaient pas à ce point, mais surtout tu ne m'avais pas dit être décidé à te mettre tôt

ou tard tout entier dans la peinture (même raison pour la peinture à l'huile) tu comprends que cela change toute la question, qui ne me paraissait qu'une fantaisie, puisque tu es résolu à quitter ton bureau, il me semble que tu ne peux trouver une plus belle occasion, car il ne s'est jamais présenté à Genève une circonstance si heureuse. Cela me paraît conduit par la protection d'une bonne étoile, suis-en l'influence, une seule question à agiter contre c'est que la pension ne durera pas toujours et que tu pourrais avoir à te répentir d'avoir quitté une position sûre pour une misérable, car tu sais que chez nous ce n'est pas chose facile de vivre de la peinture de figure sans donner des leçons, mais tu auras pour toi un grand avantage, c'est que ceux qui t'envoient seront naturellement intéressés à tirer parti de leur sacrifice, à ne pas t'abandonner, c'est la raison presque certaine de l'aisance de ta position subséquente; c'est comme pour la France l'avantage des pensionnaires pour avoir des travaux et passer à l'Institut. Il y avait une chance qui aurait pu te faire attendre patiemment, c'est la place de M. Lugardon, mais il n'y a rien de plus incertain et en cas d'une vacance qui ne doit probablement pas arriver avant quelques années cette place te serait alors acquise de droit comme pensionnaire; tu vois aussi que tes ouvrages sont dans le goût des Genevois, il n'y aurait qu'une chose à craindre, c'est qu'en étudiant à Rome, tu ne perdisse tout à fait cet avantage. Les embarras de départ, de déplacement t'inquiètent, tâche de voir cela d'un point de vue élevé, tu verras combien c'est peu de chose dans une si grande circonstance, pour le bonheur de toute la vie, prends toutes les mesures qui te paraîtront raisonnables, et ne t'en inquiète pas plus. Je suis bien content qu'on ait parlé de 3000 frs. parce que cela fait espérer au moins 2000 frs., car il faut que tu saches qu'avec 1500 frs. tu serais obligé à des privations continues qui entravent beaucoup la chaleur des études, et il deviendrait à peu-près impossible de faire des tableaux avec une si petite somme. Il y a là tout juste de quoi vivre, encore avec l'avantage de vivre ensemble. Il est nécessaire de passer 1 ou 2 mois de l'été à la campagne pour éviter la fièvre. Tu as toujours très mal compris ma position vis-à-vis de mes voisins Français. Je ne suis pas du tout en pension chez eux, nous sommes 2 locataires et voilà tout. La distribution de l'étage que nous occupons fait que nous sommes dans le même appartement et pourtant à peu près indépendants, je t'en donne ici le plan. Ils me céderaient la chambre marquée N° 2, vous prendriez la mienne qui est plus grande et nous ferions la cuisine en commun; nous n'aurions qu'une cheminée qui est dans l'atelier on y pourrait faire la cuisine pendant que les modèles poseraient. Cet arrangement ne m'a plu que pour l'avantage que ta femme y trouverait, ces deux dames travailleraient, soigneraient les enfants, feraient la cuisine ensemble, ils ne tiennent pas domestique, ils sont à l'économie comme nous. Pour nous deux je crois que nous serions mieux tous trois ensemble. Mais nous pouvons faire cela provisoirement, nous chercherions ensuite. Vous apporterez du linge tout juste ce qu'il faut pour 3 ans, les cou-

vertures pourraient peut-être s'acheter ici, c'est comme vous voudrez. Munis-toi de deux redingotes de velours, c'est ce qu'il y a de mieux, la mienne me dure encore, c'est la livrée des artistes, un habit de tenue foncé, noir est le mieux; si tu portes des chaussettes de fil, apportes-en, on n'en trouve pas ici; fais-toi apporter des brosses de Paris, ainsi que du Guimet, tu m'en apporteras une boîte ou deux. Une boîte est inutile ainsi que les couleurs; c'est malheureux que M. Constantin veuille t'apprendre à peindre à l'huile, il parle de cela comme si c'était de la porcelaine, des procédés en masse; j'ajoute fort peu d'importance à son système, cela ne peut cependant pas faire de mal. Un mot de ma critique. Je trouve le Fédéral pitoyable, je préfère infiniment l'Echo Genevois. C'est là une allure de critique, quoiqu'il se soit trompé sur mon intention. La mère met sa main sur le corps de son enfant, ce premier attouchement lui fait sentir le froid de la mort. Elle est elle-même frappée d'évanouissement, l'idée de le lui faire tenir dans ses bras en est meilleure, mieux comprise ou parce que l'action en est moins spontanée. La critique ne m'a pas surpris, je vous avais dit d'avance ce qu'on en penserait, de la préférence qu'on donnerait aux Pifferari. J'aurais bien aimé les vendre, car je n'aimerais pas les exposer à Paris, ce pourrait être une mauvaise note. J'ai été bien content d'apprendre que M. Mashou avait voulu acheter mon tableau à cause de sa position, c'était-là mon désir, mon but. J'ai été content que tu en vendes, il n'y a rien de plus encourageant. Tout en étant ici tu pourras approvisionner la place. Adieu, je vous embrasse de cœur tous les trois. Ecris-moi souvent où en sont les choses et pour me demander les renseignements. Le sujet du retour de Babylone est très beau, neuf, mais très difficile.

A M. *Jules Hébert*,  
au greffe du Tribunal Civil

GENÈVE, Suisse.

(14e Rome)

(Genève 1<sup>er</sup> janvier 1838)

(Au dos de la lettre: Mons. Resson aux soins de Mt. Roux, rue Chabannais N°8  
à Paris)

*Mon cher Jules,*

Heureux ami, ne te plains plus, te voilà père, tu as une famille, tu as ce qui peut rendre un homme heureux si tu sais t'en contenter. Là sont placées les plus douces jouissances de la vie. Quand je me fais le tableau de ton intérieur si occupé, si calme maintenant, si tendre, je ne puis m'empêcher de regretter que M. Constantin innocemment mais imprudemment soit venu y jeter un tison pour y allumer une mer de désirs, d'ambition si naturels à l'homme à l'artiste surtout, si tu ne peux les satisfaire combien de larmes ne faudra-t-il pas pour éteindre l'incendie qui couvera toujours. Une fois que les dards des désirs se sont jetés sur une carrière ..... (illisible) d'autant plus qu'elle est incertaine, hérissée d'écueils chargés de fleurs qui n'adoucissent point la dureté du côté

du roc, ou une barque chargée ira fatalement se briser malgré la force de la volonté de l'ardent voyageur sans boussole. Ils ne se contentent plus de la réalité modeste et fortunée, elle leur paraît froide et indigne d'un homme qui a pu envisager un avenir si coloré.

Sans métaphore je regrette infiniment que M. Constantin t'ait mis l'Italie en tête et moi de n'avoir su résister à tes désirs et aux miens. Si j'eusse été près de toi, j'aurais combattu le mal dès le principe. Tu ne vois plus toi-même ce que tu quittes, la sécurité de ta position qui n'excluait point la position d'artiste ni l'espérance d'être un jour tout à l'art. Quelle poésie dans ce mélange de travail machinal et intellectuel reporté jurement sur un intérieur heureux. Tu as sans doute de belles dispositions, tu feras de rapides progrès à preuve le joli portrait que tu m'as envoyé, mais tu as aussi beaucoup à désapprendre, la jeune fille portant de l'eau (joli motif) est venu me le montrer encore plus clairement. Je sais bien que c'est très maladroit à moi de venir ainsi déflorer après coup ce brillant projet, mais quand j'entends tous les jours autour de moi et que moi-même je me dis qu'il ne faudrait faire des arts que quand on a de quoi vivre, que j'ai été blâmé de t'avoir encouragé, par des gens qui n'ont qu'à se louer de la peinture, quand je vois cette foule de gens qui ont eu tout pour étudier qui sont pleins de talent (et tu ne te figures pas la quantité) et qui ne seront jamais que des médiocrités, cela m'effraye. Quand je pense à ce déplacement, à cette chance où tu vas t'engager, je maudis presque l'influence que notre liaison a exercée sur ton goût pour les arts qui n'eussent été peut-être pour toi qu'un délassement et tu n'en eusses pas moins été un honorable citoyen, un heureux père de famille. Mais pourquoi ces récriminations, il y a une pente à laquelle on ne peut résister, il ne faut pas s'y précipiter, il serait inutile de se retenir. Je ne doute pas que ton jugement ne t'ai fait prononcer un refus définitif à ces arrangements du banquier Pictet, j'ai bien reconnu cette race d'hommes que je prends tous les jours plus en horreur. Je crois que tu ne peux absolument pas, père de famille comme te voilà accepter d'autres arrangements qu'une pension pour 3 ans, remboursement en peintures.

Revenons-en aux belles étranges que ta femme vient de te donner. Quelles angoisses dans ce moment critique, pendant ces 20 minutes où l'enfant a été asphyxié. Quel sentiment vous avez dû éprouver lorsque ce bout de plume l'a rappelé à la vie. Comme on doit vivre vite dans ces instants, je me figure maintenant comment vos journées doivent se passer, comme il doit te tarder de rentrer à la maison, quelle concentration d'idées. Cette chère petite, comme je voudrais la voir, je voudrais l'appeler par le nom que je lui ai donné. On peut désirer un garçon, mais quand il vient une fille on n'y pense plus. Pour moi il me semble que je n'ai pas désiré autre chose. Si la grande affaire s'arrange je la porterai dans mes bras sur le sol de l'Italie. Sinon je ne la verrai que déjà grande fille, disant déjà papa et maman, qui appellera son parrain Mimi, jusque

là elle aura sa petite place ou sa grande dans nos lettres. Bachelard est arrivé et j'ai revu les dessins en même temps que tes lettres. Comme je te l'ai déjà dit ton petit portrait est très bien fait, je ne le trouve pas trop ressemblant malgré cela je trouve que ta femme est un peu changée, cette légère maigreur, son ajustement, sa pose lui donnent un air fort intéressant, c'est de cette taille et avec cette façon que je te disais de traiter des sujets, tu peux y étudier et cela prend une importance de tableau. Je préfère tes premières vues de ta fenêtre à cette dernière, elles étaient plus enlevées. Le croquis de la Vierge a du style, mais il faut te défaire des ces angles et cassures de rocher que tu mets partout, il faut que les contours soient roulés comme un serpent sans pour cela perdre les plans, cela manque un peu à M. Lugardon. Il faut te tenir en garde contre cette imitation, je m'en ressens encore moi-même quelquefois. Tu me feras grand plaisir si tu peux me faire des croquis de 2 lithographies d'après Bendemann.<sup>27)</sup> Tu m'accuses de manquer de confiance pour ne pas t'avoir détaillé mon tableau, je ne crois pas que tu le penses malgré les apparences, comme je pense que mon père te communique de mes lettres ce qui peut t'intéresser, je pensais que c'était comme si je l'eusse écrit à toi-même. Pour des détails je ne puis guère en donner, n'étant pas alors fixé encore bien sur ce que je voulais faire, quoiqu'il fût déjà à peu près ébauché, si bien que j'ai fait ajouter un morceau de toile, que je retranche des parties et en ajoute d'autres. Il n'y aura pas comme tu le penses de chrétiens dans mon tableau. Peut-être en mettrai-je un, mais je ne crois pas, ils étaient trop méprisés alors pour qu'on les envoyât en exil, on les conduisait droit au supplice, ce n'était que les personnages distingués par le plus de naissance et de vertus qu'on envoyait dans les îles, quelquefois privés de l'eau et du feu. Ma première idée était de faire la langueur du regret de la patrie, regard au soir sur l'horizon de la mer, cette pensée est plus profonde, mais celle que je mettrai est plus expressive, ce sera le moment où la Galère, qui vient de les amener, disparaît à l'horizon et cette explosion de désespoir qu'elle produit. La figure pour laquelle j'ai fait ajouter un morceau de toile est une femme qui a emporté l'urne qui contient les cendres de sa famille, la presse contre elle et embrasse et regarde tristement son enfant qui ne verra plus sa terre natale. Un vieillard qui sent qu'il n'y a plus d'espoir pour lui, enfin l'imprécaction, le désespoir à différents degrés et dans des âges différents.

C'est une bonne affaire pour toi d'avoir rencontré de si riches anglais, je reconnais ton caractère de père de famille dans le bon placement de ce gain sur la tête de ton enfant.

Tu ne peux rien espérer de meilleur pour toi surtout que la bataille de Constantin. Saisis bien ces formes flamboyantes (tu pourrais croire que je suis jaloux des conseils que M. Constantin veut te donner). Tu as peu idée de moi,

<sup>27)</sup> Bendemann, Jules Frédéric. — Né à Berlin en 1811, mort à Düsseldorf, 1889. Peintre d'histoire et graveur.

c'est ton temps que j'ai à cœur, je voudrais que tu apprennes vite et pour ne pas désapprendre. Je ne sais que penser du jeune homme, si je le jugeais sur ses lettres, je le prendrais pour un sot, mais je sais par moi-même que cela ne prouve rien, il paraît chaud pour l'art, Dieu l'aide, il est heureux de pouvoir aller étudier à Paris, je lui souhaite un bon maître. C'est difficile, M. Ingres n'y est pas. Je te prie si Roth est de retour de lui renouveler mes remerciements et mes excuses. Sa proposition d'envoyer mes tableaux à d'autres personnes que Fries me fait croire que cela l'ennuie, si Roth en était sûr je le prierais de s'en charger de nouveau cependant cela me ferait de la peine, si c'était vrai. Je n'ai pas pu m'occuper de la note de Populus pour qui beaucoup d'amitiés ainsi qu'à tous trois le baiser du nouvel-an, des souhaits les plus sincères pour ce qui est le plus capable de vous faire heureux.

By. Menn.

A M. *Jules Hébert*,  
au greffe du Tribunal Civil

(15e Rome)

GENÈVE (Suisse)  
(Genève 25 avril 1838)

*Mon cher Jules,*

Combien il y a de temps que nous ne nous sommes parlé. Ta dernière lettre n'a pas suffi pour me rassasier pour l'avoir attendue avec tant d'impatience, j'en devenais furieux, je méditais la vengeance, si je ne t'ai pas écrit plus tôt, ne crois pas que ce soit pour ce motif, c'est pour celui qui d'habitude m'attire des reproches fondés. Mais une bonne excuse cette fois-ci c'est que Beaumont ne m'a remis le cordon de cheveux qu'il y a peu de jours, il était chez un ambassadeur dans des paquets et je voulais l'avoir avant de vous écrire. Si vous me l'envoyez comme une grande marque d'affection, c'est aussi de même que je le considère, rien ne vous représente si vivement à mon cœur, c'est une partie de votre tout matériel; j'ai de la peine à m'accoutumer à cette idée, je suis malheureux de ne pouvoir vous rendre tout ce que je sens à ce sujet. Sachez seulement qu'il sera la cause que je penserai encore plus souvent à vous, si je ne détestais pas les protestations je dirais avec plus de tendresse. Je reprends ma lettre où je l'avais laissée avant d'aller dîner où j'ai trouvé la tienne au café. Ce torrent de reproches qui me font tant de peine et de plaisir, qui me font rougir sur ma paresse et mon ingratITUDE, mais qui sont pour moi autant d'étreintes de la vraie amitié, ta belle âme y a parlé tout du long, pleine d'éloquence. Je n'ai pas besoin de convenir que tu as raison. Tu savais bien que tu me ferais saigner en me peignant leur attente trompée<sup>28)</sup>. Mon Dieu tu me les a mis sous les yeux comme je les rends souvent, se rongeant d'inquiétudes, de suppositions, mécontents, se croyant oubliés, selon toutes les apparences. Je me déteste et m'étonne moi-même qui sais si bien que ce n'est que cela qu'ils veulent, quelques

<sup>28)</sup> Attente des parents de Menn, d'une lettre de leur fils.

lignes, de l'épanchement, de la confiance. C'est étonnant, j'ai continuellement l'envie de causer avec eux, avec toi, de leur dire combien je les aime; l'idée de toucher une plume me fait rejeter tout de suite en arrière. Je pense bien que je leur ferai plaisir un peu plus tôt un peu plus tard, mais je ne pense jamais à la souffrance de l'attente que j'ai si bien éprouvée cette dernière fois où j'attendais une seconde lettre coup sur coup qui me parlât de ma Juliette, de sa mère, mais j'accepte ton excuse sans réplique, je sais que chez toi il faut force majeure pour t'empêcher de remplir les devoirs de l'amitié. Quant aux considérations élevées que tu m'exprimes sur la destination de l'homme, sur ses idées de l'avenir dans une autre vie par rapport à ses nobles passions dans celle-ci, je me souviens t'avoir dit dans une ancienne lettre que je pensais que le but de l'individu ici-bas devait être sa propre perfection. Tu vois que sur ce point nous sommes d'accord, jusqu'à un certain point cependant, car nous ne pouvons savoir quel sera l'état où nous nous trouverons après celui-ci. Il est probable seulement qu'il sera plus parfait. Ce serait peut-être s'abuser et paralyser les forces que nous avons reçues dans nos différentes organisations que de se placer à un point de vue imaginaire qui rappetisse et mette en mépris les passions élevées qui sont les moteurs des actions des hommes, et pour revenir à moi, puisque c'est de moi qu'il s'agit, cet art que nous aimons avec ardeur c'est à l'amour filial qu'il se rapporte en partie, car c'est sur mes parents que je veux reverser la gloire que j'espère en retirer, et ainsi les récompenser de leur amour et de leurs sacrifices. Que cela suffise, je ne le crois pas, d'autant plus que c'est une chose incertaine et à venir. Tandis que l'expression de l'amour doit être continue, soutenue. Tu vois que je m'égare dans ces choses, je n'en suis, il est vrai que plus coupable, j'ai négligé un moyen d'être reconnaissant qui est à ma portée, qui est aussi très essentiel et je me suis laissé absorber dans un qui est éloigné et incertain. Je te sais un gré infini de tes avis puisque en cela ils m'auront éclairé. Je relirai ta lettre et je vaincrai ma répugnance pour ce moyen de remplir mes devoirs. Je dois regretter bien vivement de ne pouvoir vivre avec toi, car ce n'est pas dans la vie que je mène ici et avec les gens que je vois que je trouverai cette émulation pour le bien que notre sincère amitié pourrait me procurer, malheureusement nous sommes destinés à vivre toujours ou très longtemps séparés et être par là privés de ce qui ajouterait tant au bonheur de notre vie.

Maintenant occupons-nous de peinture. Quoi que tu en dises, Flandrin<sup>29)</sup> vient de finir un tableau le Christ laissez venir à moi les petits enfants, c'est une œuvre magnifique, cela approche de bien près de M. Ingres, un tableau qui peut-être restera dans l'Ecole Française. Je regrette que tu ne puisses le voir, tu comprendrais de suite ce qu'il faut. Je n'y vois qu'un défaut, c'est d'être identique avec la manière du maître ce qui à moins qu'il en change l'empêchera de se placer

---

<sup>29)</sup> Flandrin, Hyppolite. — Né à Lyon en 1809, mort à Rome en 1864. Peintre d'histoire, de sujets religieux, portraitiste. Elève de Ingres, ami intime de Menn, de Daniel Bovy, etc.

au premier rang. Je te remercie aussi beaucoup des dessins d'après Bendemann, je regrette seulement que tu te sois donné la peine de les faire avec autant de soins, je trouve ces compositions extrêmement communes, cela ressemble à tout ce qu'on a vu, surtout des Allemands. Le Jérémie est des plus maniéres, il vise au grandiose et manque son but, il a une tête d'ivrogne assoupi .... c'est un homme qui se traîne après Overbeck<sup>30)</sup>, Cornelius et Comp. qui sont d'autres gaillards que cela. Je pars peut-être demain pour Viterbe et Orviéto, voyage que j'ai manqué déjà une fois. Je devais profiter de la voiture de Bachelard. La police me joue le tour de ne pas me donner mon passe-port en règle; cette fois-ci j'ai oublié de le prendre, j'irais ce soir, j'espère être à temps. J'écris cette lettre du samedi au dimanche de Pâques, grandes cérémonies ici, elle ne partira que mardi. Je pars moi demain lundi, je fais ce petit voyage pour deux motifs: d'abord c'est qu'il y a deux routes d'ici à Florence et que si on voulait voir toutes les belles choses en une fois, il faudrait faire un zig-zag continu. De cette manière je le simplifie, en suite c'est qu'à Viterbe il y a un admirable chef d'oeuvre de Sébastien del Piombo qu'il me sera très utile de voir pour le bien de mon tableau que j'ai laissé quelques jours parce que je n'y voyais plus. Il y a encore beaucoup à faire, il y a des parties qui m'embarrassent beaucoup. Je ne t'en envoie rien parce que je n'ai pas le temps et que je préférerai en faire une pochade. J'ai commencé deux petits tablottins pour la marmite: Pan consolant Psyché après l'avoir sauvée et l'autre une fable de la Fontaine: les trois voleurs et l'âne. Tu n'as pas compris dans ma dernière lettre qu'il est tout différent de regretter d'avoir connu une chose ou de la rejeter quand on l'a connue, il est inutile que j'en fasse la différence tu la feras toi-même, je suis puni de n'avoir pas écrit plus tôt pour ne pouvoir répondre à la partie de ta lettre qui me raconte le baptême de ma Juliette. Il est possible que ton petit croquis ne soit pas ressemblant: il me fait le plus grand plaisir et je le trouve très bien fait. Il faut que je vous dise que mes voisins, ma voisine surtout s'intéressent beaucoup à vous et me demandent très souvent de vos nouvelles, elle a nourri et caresse avec joie l'idée de vous connaître et de vivre ensemble, c'est une des plus dignes femmes que je connaisse, c'est de la pâte de la tienne. Elle s'est remise au lit pour son jour de Pâques.

Adieu, embrasse pour moi ma commère Giovanella ainsi que ma Giulietta et dis leur que les apparences sont trompeuses. Toi je t'embrasse mille fois pour m'avoir si bien grondé.

Mon cordon sert d'émissaire sympathique.

By. Menn.

---

<sup>30)</sup> Overbeck, Johann Friedrich. — Peintre allemand 1789—1869. Fixé à Rome, converti au catholicisme, se voua à la peinture religieuse. Avec quelques amis, Peter Cornelius entre autres, il mena à l'ancien couvent de San Isidoro une existence presque claustrale. On les désigna sous le nom de *Nazaréens*.